

Sartre, oeuvres posthumes

Alan Boudreau et Marc Chabot

Numéro 10, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21332ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boudreau, A. & Chabot, M. (1983). Sartre, oeuvres posthumes. *Nuit blanche*, (10), 38–39.

Sartre,

ce titre, il n'y a probablement pas d'énormes différences entre un philosophe et un romancier. Les deux se livrent par petits coups et nous parvenons à les suivre comme nous le pouvons.

Les carnets de la drôle de guerre de Sartre nous parviennent 45 ans après leur fabrication. Sartre avait choisi de nous les remettre seulement après sa mort. On sait déjà que le philosophe n'affectionnait pas particulièrement l'écriture autobiographique. À part *LES MOTS*, nous ne savions pas énormément de choses sur la vie quotidienne de l'auteur. Bien sûr, dans son cas, nous pouvions nous rabattre sur les *Mémoires* de Simone de Beauvoir, mais tout y était filtré.

Les critiques ont jusqu'à maintenant été très superficiels sur la parution des *Carnets*. Sartre est un monstre et les monstres font peur. Les opinions sur cette parution se partagent donc en deux: (a) on dit qu'on n'y apprend pas grand-chose, (b) il était dès son jeune âge un écrivain génial. C'est un peu court et sec. Pour ma part, je pense que ces opinions sont injustes et légères. Car les *CARNETS* nous révèlent un tout autre visage du philosophe. Son désir de réussir, son orgueil démesuré, sa manie, déjà bien en place, d'avoir le dernier mot sur tout et la conscience aigüe de la réflexion. Simone de Beauvoir nous l'a déjà décrit comme un homme qui n'arrêtait jamais de penser. Ce livre en est la preuve.

Michel Tournier a déjà écrit à propos de Sartre: «on enterrera quelque chose de moi quand il sera mort». Mais lire Sartre, après sa mort, c'est différent. Je ne tiens pas dans mes mains un livre qui est une partie d'une œuvre inachevée. Les distances entre l'écrit et la lecture sont tout autres. Je ne peut plus espérer le voir changer, je peux simplement constater que ce fut une étape, mais il n'y en aura plus d'autres.

Ces *Carnets* défont un mythe. Ils montrent qu'un philosophe peut se réfugier n'importe où pour ne pas dire ce qu'il est vraiment, pour faire miroiter la raison devant les autres et pour cacher ses propres passions. Sartre reprend les extraits d'une lettre qu'il a reçue d'une femme: «En admettant qu'on ait une lueur d'authenticité, tout s'en va quand on écrit» (p. 81), et il note: «je cherchais l'absolu, je voulais être un absolu et c'est ce que j'appelais la morale, c'est ce que nous nommions: faire notre salut. Ainsi la morale payait. Je n'ai jamais cru que la morale ne payait pas». (p. 108)

Sartre est mort en avril 1980. Mais son œuvre n'est pas encore achevée. Il nous reste à lire bien des travaux, il nous reste à relire, à travers lui, un siècle qui est le nôtre. La parution des Cahiers pour une morale et des Carnets de la drôle de guerre, deux écrits des années 40, nous montre un Sartre en formation, mais il y a plus. D'un côté le philosophe traditionnel, de l'autre l'homme dans son quotidien. Des grandes et des petites pensées. Mais n'allez pas croire qu'il y aurait ainsi un vrai et un faux Sartre. C'est un philosophe qu'il faut prendre comme un tout, c'est pourquoi nous pensons qu'entre ce que nous nommons «grandes et petites pensées», il n'y aurait qu'un effet de perspective.

J'ai toujours pensé que les lecteurs et les lectrices sont d'une certaine façon en retard d'une année ou deux sur un écrivain productif. L'auteur nous donne un livre alors qu'il est déjà ailleurs, dans un autre monde. Il vit déjà avec d'autres personnages ou d'autres idées. À

oeuvres posthumes

Il faut bien lire les *Carnets*, c'est un beau livre. Un des livres les plus humains de Sartre, un livre rarement difficile d'accès. On y trouve de tout: des grossièretés sur les femmes, des petites jalousies, des pensées nobles et des réflexions généreuses. ●

Marc Chabot

Les *Cahiers pour une morale*, longs fragments philosophiques restés inachevés, contiennent l'esquisse de cette «éthique qui prendra ses responsabilités en face d'une réalité humaine en situation» que Sartre annonçait à la fin de son essai d'ontologie, *L'être et le néant*. L'auteur y jette les fondements d'une morale de l'action, seule capable de coïncider selon lui avec la liberté humaine, projet qu'il abandonnera pourtant en cours de route pour se consacrer, entre autres activités, à un renouvellement du marxisme.

Primauté de l'ontologie

Pour Sartre, ontologie et investigation scientifique se distinguent expressément. L'ontologie considère ces résultats de l'introspection que sont les évidences. De ces dernières nous sommes sûrs, car «nous savons depuis Descartes, que l'homme qui, dans un acte de réflexion, s'interroge lui-même ne saurait se tromper». La science, au contraire, formule des hypothèses susceptibles de confirmer par la suite les données de l'ontologie. Dans l'optique sartrienne, seule la première peut prétendre au *certain*, par opposition à la seconde «qui n'atteindra jamais que le *probable*». Ainsi quittant un monde hypothétique et probable, l'interrogation philosophique se replace dans la certitude d'un monde perçu par l'homme. Bientôt cependant, dans ce monde qui s'était d'abord révélé à lui dans la solitude, l'homme «rencontre le regard de l'autre» de même que sa propre Histoire qui lui échappent, et par conséquent l'aliènent. D'où surgit cette nécessité d'une *conversion morale* pour faire échec aux deux obstacles entravant sa liberté; l'aveuglement de l'Histoire et l'oppression par l'autre.

C'est ici que Sartre mettra l'ontologie fortement à contribution dans une double tentative de repenser l'Histoire, particulièrement par une critique de la totalisation hégélienne, et de fonder, dans le sillage de Husserl, une psychologie humaine pure, dégager de la psycho-physique animale.

Ontologie et existence

L'ontologie existentielle de Sartre est l'héritage du rationalisme cartésien. Mais, au «Je pense, donc je

suis» (*Cogito, ergo sum*) de Descartes, qui révèle une conscience certaine et absolue mais refermée sur elle-même, Sartre adjoint l'impératif de Husserl: «La conscience est (toujours) conscience de quelque-chose», et retrouve par là l'opacité du monde de l'expérience sensible que Descartes avait perdue. Un monde se dévoile à une conscience *absolue*: c'est l'existence.

Pourtant, la démarche inverse demeure possible, mais n'est pas *totale*ment humaine. L'empiriste, en effet, se plaçant d'emblée dans le monde de l'expérience, tente d'en induire après coup la conscience. Pour lui, le champ phénoménal ou expérimental démontre une conscience *relative*: c'est le savoir.

L'humanisme sartrien: La liberté

Le problème de la liberté est au centre de l'œuvre de Sartre. Or, les morales de l'extériorité telles que les conçoivent le libéralisme ou le naturalisme, en aliénant l'homme à ce qui n'est pas lui, font échec à cette liberté. Mais pareillement, l'intériorisation d'une raison postérieure au *Cogito*, telle qu'on la trouve par exemple chez Descartes lui-même, dans la morale formelle de Kant ou tout autre système rationnel enchaîne à son tour l'homme à des principes qui lui sont étrangers. La solution n'a donc rien de facile.

Pour y faire face, Sartre, dans un immense travail théorique, reconstruira à partir du début comme Descartes, qui recommençait la philosophie du début par un doute méthodique n'épargnant que l'existant, Sartre recommence la psychologie humaine en n'acceptant aucune des explications en cours sur les mobiles de l'action humaine. Développant une conception de la liberté qui découle entièrement de son ontologie, il l'identifiera à cette transparence de la conscience que l'étude de l'être avait mis en évidence. Aussi, à la solution du problème moral, Sartre ne propose nulle autre chose qu'une psychanalyse existentielle, dans le seul but de retrouver cette conscience sous les diverses explications où elle s'était retranchée. Mais ici, contrairement à Freud et aux Behavioristes qui recherchent un «noyau inconscient» ou comportemental, Sartre ne trouve que du conscient; on comprend dès lors le rôle de la «mauvaise foi» sartrienne dans cette opération de décapage. En somme, l'homme se masque sa propre liberté, et par suite le monde qui l'entoure, sous un amas de «valeurs» qu'il se fabrique lui-même consciemment. En stigmatisant l'ensemble de ces produits de l'Histoire, la philosophie de Sartre se mettra d'une grande exigence mais se découvre par cela-même le véritable humanisme contemporain. ●

Alan Boudreau